

INTRODUCTION de Jeremy Narby

Ma première rencontre avec le tabac remonte à 1985, alors que je vivais dans une communauté d'indigènes ashaninca en Amazonie péruvienne. C'étaient des gens qui pensaient que les plantes comme le tabac et l'ayahuasca pouvaient transmettre des connaissances à ceux qui les consommaient; et à leur avis, le tabac était la plante enseignante principale. Lorsque les Ashanincas rencontraient un problème ou une maladie, ils consultaient le *seripiari*, ce qui signifie « tabac-chamane » dans leur langue.

Pour ma part, je n'avais aucune affinité particulière avec les cigarettes ou les cigares, et je ne pensais pas non plus que l'on puisse apprendre grand-chose en les fumant. J'ai grandi auprès d'un père qui était un ancien grand fumeur devenu antifumeur zélé, et une mère qui ne fumait qu'à l'extérieur, comme si elle se cachait, et je considérais la consommation de tabac comme une perte de temps malsaine. En tant que jeune anthropologue, fraîchement sorti des bibliothèques

universitaires, je souhaitais simplement comprendre les points de vue des peuples indigènes amazoniens.

Au fil des mois passés dans cette communauté indigène, un homme du nom de Carlos Perez Shuma est devenu mon principal interlocuteur. Il avait 45 ans et se trouvait être un chamane du tabac. Nous parlions en espagnol pendant des heures et il racontait des histoires sur sa vie, dont beaucoup concernaient le tabac : comment son oncle lui avait appris à l'utiliser quand il était jeune ; comment il le protégeait des dangers et des ennemis de toutes sortes ; comment il attirait des entités invisibles, appelées *maninkari*, qui animaient tous les êtres vivants.

Un jour, après avoir vu Carlos Perez souffler de la fumée sur un bébé malade que quelqu'un lui avait apporté pour une séance de guérison, je lui ai demandé comment le tabac pouvait aider dans de tels cas. Il a répondu : « Je dis toujours : la propriété du tabac, c'est de me montrer les choses réelles. Je peux voir les choses comme elles sont. Et il expulse toutes les douleurs. »

Certaines des histoires que Carlos Perez racontait à propos du tabac défiaient ma compréhension de la réalité – mais je pensais que mon travail d'anthropologue consistait à ne pas exprimer de scepticisme, et à enregistrer les mots et le point de vue de la personne, en posant des questions si je ne comprenais pas. Une fois, il a commencé à me raconter le décès de son beau-père, qui était un chamane du tabac renommé : « Il buvait son tabac comme si c'était de l'eau ; il le prenait et le buvait comme si de rien n'était. Et ensuite, il pouvait faire ce

qu'il voulait, mieux encore, il se transformait en jaguar devant tout le monde.

— Ah oui ? ai-je demandé.

— C'est pourquoi ils l'ont tué, parce qu'il se transformait souvent en jaguar et attaquait le bétail, continua-t-il.

— Il attaquait le bétail ? ai-je demandé, pas sûr d'avoir compris.

— Il attaquait le bétail.

— Le bétail de qui ?

— Des colons.

— Pourquoi attaquait-il leur bétail ?

— Parce qu'il voulait les emmerder. Alors, ils ont tué le jaguar et extrait son cœur, qu'ils ont cuit avec des cendres, de la résine et des piments ; et comme son âme était sortie de lui, cela lui a fait un choc, c'est pourquoi il est mort, pas de maladie, mais dans son âme.

— Alors, les colons l'ont tué ?

— Non, les colons possédaient le bétail, mais ils ont embauché des Ashanincas pour tuer le jaguar. Parce que si un vrai jaguar attaque le bétail là-bas, tu peux lui tirer une balle et le tuer. Mais s'il contient l'âme d'un chamane du tabac, tu peux lui tirer dessus de près et il peut encore bondir, et même si tu tires de l'autre côté, tu ne peux pas le tuer, parce que c'est une personne (*porque es gente*).

— Alors, comment ont-ils réussi à tuer l'âme de ton beau-père ?

— Parce qu'ils l'ont trahi. Lui-même nous a dit, pendant que ça se passait, qu'il s'était échappé trois fois. Il a dit : « Je ne sais pas comment je vais mourir, parce que

beaucoup de gens veulent me tuer, mais ils ne pourront pas”. Peut-être est-il arrivé un moment où il ne pouvait plus esquiver, peut-être qu’ils ont utilisé quelque chose de secret, et il a abandonné son corps, puis ils ont aspiré son âme. C’est comme ça qu’il est mort. Parce qu’il est mort bien nourri et en bonne santé.

— En bonne santé ? ai-je demandé.

— En bonne santé. Et au moment de sa mort, il y avait une odeur brûlante de poudre. C’est pourquoi il a dit : “Ils m’ont baisé maintenant. On dirait que je ne peux plus vivre, parce qu’en vérité, ils ont cuit mon cœur, donc je n’ai plus de vie”. Parce qu’à sa mort, il ruisselait, comme s’ils l’avaient trempé dans l’eau, sa sueur coulait parce qu’ils avaient mis son cœur dans le feu, c’est pourquoi il a brûlé. Et c’est comme ça que ça s’est passé. »

Tandis que Carlos Perez me racontait cette histoire, je ne pensais pas que les événements qu’il relatait étaient possibles. En tant qu’enfant du rationalisme et du matérialisme, je ne pensais pas que l’âme d’une personne puisse s’envoler de son corps, propulsée par une forte dose de tabac, se loger dans un jaguar vivant, et y rester coincée au point de provoquer la mort de la personne, une fois que le cœur du jaguar physique avait été découpé et cuit dans des piments. Et je ne savais pas non plus quoi faire de cette histoire.

Après avoir vécu un an dans cette communauté ashaninca, j’ai accompagné Carlos Perez lors d’une visite chez un vieux chamane du tabac, qui lui avait beaucoup appris, et qui vivait dans les collines, à environ une heure de marche. Tout couvert de rides, l’homme

semblait avoir au moins 80 ans, mais Carlos Perez dit que personne ne connaissait son âge exact, car il était né avant que les Ashanincas ne commencent à compter les années. Il était assis sur une natte, vêtu d’une robe de coton et mangeait de la pâte de tabac à l’aide d’un bâtonnet qu’il insérait dans une gourde. Quand je me suis présenté, il m’a regardé avec une lueur particulière dans les yeux et m’a demandé si j’étais son beau-père.

Je n’avais même pas le tiers de son âge à ce moment-là, donc il s’agissait clairement d’une plaisanterie. J’ai décidé d’entrer dans le jeu du vieil homme et j’ai répondu « oui ». Il a ri et m’a demandé à nouveau « *Konki?* » (beau-père ?) « oui », ai-je répondu. Il m’a posé la même question une vingtaine de fois, et chaque fois, je répondais par l’affirmative et son rire devenait un peu plus long. (Plus tard dans la journée, j’ai appris de Carlos Perez que sa question signifiait aussi : « Est-ce que je peux coucher avec tes filles ? » – la blague était donc à mes dépens.) J’ai mis fin à notre échange en demandant si je pouvais essayer sa pâte de tabac. Il m’a tendu la gourde et j’ai mis un bâtonnet bien enduit de substance noirâtre entre mes lèvres, puis je me suis assis sur le côté pour permettre aux deux hommes de discuter leurs affaires. Après un petit moment assis là, en ne pensant à rien de particulier, j’ai passé ma langue sous mes dents de devant et elles semblaient particulièrement longues et pointues. Mon visage semblait avoir des moustaches de félin qui poussaient sur le côté et me permettaient de percevoir l’environnement plus nettement. Ma bouche avait un goût de sang, que je trouvais agréable, alors que j’étais végétarien. Mes

sens me disaient que j'étais en train de devenir un félin. Ce n'était pas le genre de chose que je pensais possible, mais l'impression semblait bien réelle. Cette sensation féline me faisait ressentir de la chaleur, de la puissance, et de la sagesse. J'ai regardé des poules qui gloussaient à proximité et, comme un jaguar bienveillant, j'ai décidé de *ne pas* leur sauter dessus. Je me souviens m'être dit : « On sait que la pâte de tabac est forte quand l'anthropologue se met à attaquer les poules ! »

Cette impression féline et prédatrice était si vive qu'elle me reste encore aujourd'hui. Mais il a fallu du temps avant que je me sente capable d'en parler en public.

*

Les années se sont écoulées depuis cette expérience et je me suis tenu à distance du tabac. Ce n'était pas une plante qui m'appelait – heureusement d'ailleurs, car je savais que son utilisation régulière pouvait nuire à la santé humaine.

Néanmoins, j'ai continué à respecter cette plante, parce que les indigènes amazoniens insistaient sur son rôle central, et parce que j'accordais une valeur à ma brève rencontre avec elle. Avoir perçu avec mon corps ce que pouvait ressentir un jaguar était une expérience que j'étais reconnaissant d'avoir vécue, mais que je n'avais pas envie de répéter.

Je ne pensais pas m'être « vraiment » transformé en jaguar d'une manière mesurable. J'avais plutôt une mémoire corporelle intense de l'impression d'« être un

félin », que je pouvais convoquer à volonté et utiliser comme source de force et de courage.

Mais j'appris à ne pas en parler avec les Occidentaux, car le sujet semblait mettre les gens mal à l'aise. Même une discussion basique de la perspective amazonienne sur le tabac avait tendance à provoquer de l'incompréhension. Les gens me rappelaient que le tabagisme entraînait chaque année la mort prématurée de millions de fumeurs et qu'il était, selon les autorités sanitaires internationales, « la cause de décès la plus évitable dans le monde d'aujourd'hui » – comment, dès lors, pouvait-on considérer la plante comme une source de connaissance et de guérison ?

Il me semblait clair que ce point de vue était fondé sur l'effet des cigarettes manufacturées, qui offrent une version dénaturée de la plante, le plus souvent chargée de produits chimiques industriels. Et il semblait également clair que les peuples indigènes amazoniens avaient, concernant le tabac, un savoir-faire qui pourrait être utile aux fumeurs du monde entier et aux personnes cherchant à comprendre cette plante puissante. Mais il existait, entre les deux mondes, un gouffre qui restait difficile à combler.

Les années continuaient à passer. En 2010, Carlos Perez Shuma est décédé. Pendant un long moment après cet événement, je pouvais à peine regarder la transcription des interviews que nous avions faites ensemble. C'était un homme qui savait beaucoup de choses, ainsi qu'un maître conteur, et il me manquait beaucoup.

Trente-trois ans après ma première rencontre avec le tabac amazonien, j'ai senti un appel à revenir sur le sujet. Aucun événement spécifique ne l'a déclenché; cela s'est passé plutôt comme un fruit tombe de l'arbre quand il est mûr. Soudain, j'ai su que je voulais examiner la perspective amazonienne sur cette plante.

J'ai contacté Rafael Chanchari Pizuri, un expert en la matière, et un ancien du peuple shawi. Il travaille près de Iquitos, en Amazonie péruvienne, où il forme de futurs enseignants indigènes. Il exerce aussi à temps partiel comme *médico*, un terme espagnol utilisé localement pour désigner des spécialistes qui guérissent les gens avec la médecine indigène. Le tabac joue un rôle important dans sa pratique.

J'ai dit à Rafael Chanchari que je cherchais à esquisser la manière appropriée d'approcher cette puissante plante enseignante. Je l'avais déjà interviewé à plusieurs reprises et il a volontiers accepté de partager ses connaissances, en répondant: « Le tabac est une plante médicinale importante et sa signification profonde dépend de la façon dont on l'utilise. »

Nous nous sommes rencontrés à Iquitos et la conversation qui a suivi fait l'objet du premier chapitre.

Plusieurs mois plus tard, j'ai commencé à me plonger dans la science récente concernant le tabac. Introduire la science dans la discussion n'avait pas pour but de valider ou d'invalidier les connaissances amazoniennes, mais de juxtaposer les deux points de vue et voir leurs correspondances et leurs dissonances. J'ai mené mes recherches scientifiques en fonction des points soulevés par Rafael Chanchari – et, à mon étonnement,

j'ai trouvé des concordances considérables entre les connaissances indigènes et la science contemporaine. C'est le sujet du deuxième chapitre.

À partir de là, il est devenu clair que Rafael Chanchari et moi avions un début de projet de recherche commun, qui combinait deux systèmes de savoir et offrait une compréhension plus complète d'une plante puissante et dangereuse. J'ai proposé que nous suivions la même procédure et que nous tournions notre attention vers une deuxième plante psychoactive d'Amérique du Sud, la liane d'ayahuasca. Celle-ci a récemment acquis une notoriété internationale, pour le meilleur et pour le pire. Elle forme la base d'un breuvage végétal qui porte son nom et que certains considèrent comme un remède potentiel pour la dépression, les troubles anxieux, les comportements addictifs, et aussi comme un outil d'exploration et de développement personnel; et que d'autres voient comme un hallucinogène dangereux.

Rafael Chanchari travaille depuis longtemps avec l'ayahuasca, qu'il utilise aux côtés du tabac dans sa pratique de *médico*. Près d'un an après notre dialogue initial, nous nous sommes rencontrés à nouveau, cette fois pour discuter de cette liane et mixture hallucinogènes. Cet échange fait l'objet du troisième chapitre.

Après nos conversations sur le tabac et l'ayahuasca, Rafael Chanchari et moi sommes convenus d'écrire ensemble un petit livre qui donnerait à la fois les perspectives indigène et scientifique sur ces deux plantes.

Comme pour le tabac, j'ai abordé la science de l'ayahuasca en suivant les affirmations de Rafael Chanchari, et j'ai découvert que l'expertise amazonienne aidait

à comprendre ce nouveau domaine de recherche. C'est le sujet du quatrième chapitre.

*

Nous pensons, Rafael Chanchari et moi, que la science et le savoir indigène se complètent, malgré certaines différences. En les rassemblant, notre premier objectif est de leur permettre d'exister côte à côte. Ainsi, les lecteurs peuvent les considérer à loisir et tirer leurs propres conclusions.

Ce livre a deux auteurs, traite de deux plantes et rassemble deux systèmes de savoir. Nous espérons qu'il vous intéressera.